

LES DOCUMENTS CONTRERÉVOLUTIONNAIRES

Réserver l'action pour l'avenir serait une faute ; réserver la vérité en serait une plus grande encore.

Cardinal Pie



Numéro 5 — Juillet 2000

Sainte Jeanne d'Arc et l'Eucharistie

Mgr Touchet, évêque
d'Orléans, discours au XXI^e
Congrès Eucharistique
International, Montréal, 6-
11 septembre 1910, in *XXI^e
Congrès Eucharistique
International*, Montréal :
Librairie Beauchemin Ltée,
1911, pp. 124-133.



Jeanne d'Arc, la bienheureuse Jeanne d'Arc ! A son culte j'ai voué ma vie. Depuis seize ans, je l'étudie. Plus je l'ai connue, plus je me suis enfoncé dans la passion qu'elle m'inspira. Elle m'a pris la moitié de mes jours et une part de mes nuits ; elle m'a causé des sollicitudes de tout genre, plus d'une alarme, plus d'une lutte : ce n'est pas trop, ce n'est pas assez, tant elle est belle !

Ce goût ne m'est pas exclusivement personnel. Godefroy Kurth, l'illustre historien belge, avait déposé devant moi, lors du procès de béatification de Jeanne. Nous donnait de sa science qui est vaste et de son cœur qui est chaud, il nous avait tracé de Jeanne un beau portrait vivant, vrai, net. Quant il eut fini, je dus lui demander ce qu'il pensait de notre tentative de faire béatifier l'héroïne. Il se leva, et gravement : « Monseigneur, me dit-il, je ne connais pas l'histoire. Personne ne la connaît. Il y a cependant quarante années que je l'étudie. Eh bien, me souvenant que j'ai prêté serment tout à l'heure entre vos mains, je puis vous dire ceci : Depuis le Christ et la Vierge Marie, personne ne m'apparaît, sur ce théâtre que j'ai tant fréquenté, qui soit plus digne des autels que Jeanne d'Arc. »

Et cela est la vérité.

Jeanne étonne et séduit. Devant elle on tombe à genoux pour lui baiser les pieds, et on ne peut se retenir de lui donner des noms très tendres de « sœur », de « petite sœur. » Elle est très haut au-dessus de nous, et néanmoins nous la sentons comme très voisine de nous. Elle est la Jeanne miraculeuse de l'épopée et du Paradis ; elle est la Jeannette de Domrémy. « C'est un agneau et un lion, » a écrit Pie X, traduisant admirablement la nature contrastée de cette enfant.

**Elle priait Dieu, la
Vierge, Notre-
Seigneur avec une
candeur de foi que
rien ne troubla.**

Elle fut pure comme un lys, humble comme une marguerite de ses vallées meusiennes. Elle priait Dieu, la Vierge, Notre-Seigneur avec une candeur de foi que rien ne troubla. Elle aimait ses compagnons, les malheureux, ses frères, ses sœurs, son rude et honnête père, sa mère, sa « pauvre mère, » ainsi qu'elle s'exprimait, à plein cœur.

Elle se meut dans le surnaturel comme nous dans l'air où nous respirons. Sept années durant, elle fut en contact quotidien, perpétuel avec saint Michel, sainte Catherine, sainte Marguerite.

Prodigieuse mystique, la plus prodigieuse des mystiques par quelque côté, par exemple la fréquence de ses visions, il lui suffisait d'appeler son ange, ses saintes, pour qu'ils fussent là. Elle les nomma d'un mot admirablement trouvé, elle les nomma « ses voix. » Une voix, quelque chose d'immatériel et de sensible ; quelque chose qui caresse et qui épouvante ; quelque chose de si discret que l'oreille le perçoit à peine, et de si sonore que l'espace en résonne ; une voix, quelque chose qui éveille le courage, berce le chagrin, ébranle la volonté, chante, pleure, commande ; le *Dies irae* du sublime inconnu ; le *Requiem* de Mozart, la Marseillaise de Rouget de l'Isle ; une voix : presque rien, tout cela va sans laisser trace et tellement tout que l'Eglise a épuisé son effort de louange à l'égard du Saint-Esprit quand elle a dit : « il a la science de la voix. » Sans ses Voix, des voix personnelles, des voix réelles, Jeanne est une énigme inexplicable. Avec ses Voix, elle est seulement mystérieuse, comme tout ce que le divin enveloppe d'un nuage que nos yeux ne sont pas habitués à regarder, encore

moins percer.

Elle fut brave comme une épée de chevalier, et si douce dans la bataille, si généreuse, si apôtre ! Jamais elle n'a frappé personne. Elle se poussait au plus fort de la mêlée, souriante, son étendard à la main, et elle disait : « Suivez-moi. » Glacidas, le commandant des Tourelles, l'avait insultée abominablement. Le 7 mai 1429 au soir, elle l'aperçut, se défendant, dit un chroniqueur, comme s'il eut été « immortel. » L'enfant vit que le formidable soldat était perdu. « Glacidas, lui cria-t-elle, tu m'as insultée, tu m'as appelée... Mais j'ai pitié de ton âme. Rends-toi ! Rends-toi au Roi du ciel ! » Connaissez-vous, Messieurs, bien des cris de saints, pathétiques à l'égal de celui-là ?

Dans sa mort, elle imita de très près la passion du Christ.

Trahie comme lui, vendue comme lui, jugée comme lui, exécutée comme lui, au milieu des cris de la haine et des larmes de pitié, après avoir été la foi, la charité, la justice, la vérité, l'honneur même, avec au front le rayon des prophètes et sur ses épaules la pourpre de son sang ; après avoir représenté la France en ce que la France a de plus exquis, et l'humanité en ce que l'humanité a de plus haut : après avoir été Jeanne d'Arc !

Toutefois, dans cet ensemble de vertus dont se souvient l'histoire et qu'a couronnées l'Eglise, il en est une qui marque d'un trait plus profond sa physionomie morale, précisément parce qu'elle porte toutes les autres : c'est la vertu de force.

Enfant, elle a la force d'enfermer en soi, entre soi et Dieu, le secret qui doit l'étouffer, de sa mission et de ses apparitions ; la force de vaincre les impatiences de son âge, les instincts pervers dont le péché d'origine a déposé le germe vivace chez les meilleurs, ses terreurs de la vie des camps, sa tendresse filiale passionnée, laquelle l'eût détournée de répondre à l'appel de Dieu. « J'aurais eu cent pères et cent mères, disait-elle, je serais partie ! »

Inspirée, elle eut la force de lutter contre les suspicions des clercs, les répugnances des hommes d'armes, la pusillanimité, sinon pire, des conseillers de la couronne.

Guerrière, elle eut la force de grouper et d'entraîner à sa suite Armagnacs, Bretons, Manceaux, Beaucerons, Richemond et Gille de Rais, les Laval, d'Alençon et Dunois. Elle les pacifia, les évangélisa, en convertit plus d'un.

Chevauchant à travers la France morte, elle eut la force de la ressusciter.

Pour ressusciter la France, il faut d'abord ressusciter son roi.

Oui certes ! Pour ressusciter la France, il faut d'abord ressusciter son roi. Isabeau l'avait tué sur ses genoux, dans ses bras d'adultère, lui versant un doute empoisonneur, mais trop naturel, sur la légitimité de sa naissance et de ses droits.

A ce dauphin inquiet et apeuré qui ne rêvait que fuite vers Toulouse ; plus loin, vers l'Espagne ; plus loin, vers le Portugal, elle refit une âme, un cœur, un sang.

Pourquoi se désespérait-il ? Pourquoi songeait-il à l'exil ? « Ayez confiance, ayez confiance, gentil dauphin. Je vous conduirai à Reims afin que vous y receviez votre digne sacre. »

Pourquoi ce tourment qui le tuait ? « Je te le dis de la part de Dieu. Tu es vrai fils de roi et celui à qui le royaume doit appartenir ! »

Petit à petit, le fils des Capétiens se laissait prendre par l'enthousiasme de la sublime paysanne. Il finit par croire à soi, à la France, à Orléans, où battait alors le cœur de la patrie, à Dieu. Elle enfanta son roi : *Mulier circumdabit virum*, porte le texte dans son énergie crudité.

Elle ressuscita les chevaliers. Depuis Azincourt, ils montaient encore à cheval, mais sans entrain et comme s'ils eussent été voués d'avance à la défaite irrémédiable. Ils s'ensevelissaient dans le pressentiment que la fin du royaume approchait ; or un tel rayonnement de surnaturelle vigueur, une telle « vertu » sortait de Jeanne qu'ils revinrent à la confiance. « Avant Jeanne, dit Dunois, dix Anglais auraient battu deux cents Français, avec Jeanne, dix Français auraient battu deux cents Anglais. »

Enfin elle ressuscita ce qui est plus que les chevaliers et plus que le roi ; elle ressuscita l'antique opprimé, l'antique écrasé, celui que son oppression même, son écrasement même rendaient indifférent aux destins du pays : le peuple. Que lui faisait à lui d'être Armagnac, Bourguignon, Anglais, Français ? En serait-il moins battu et moins volé ? Mais quand il eut vu cette petite fille sortie de lui, quand il eut ouï ses appels, quand il eut discerné, dans le ciel qu'elle ouvrait au-dessus de sa tête, les figures sacrées de Charlemagne et de saint Louis en prière, comme elle disait, il se retrouva, notre peuple ! Il se passionna d'autonomie. Les vieux glaives, les vieilles masses d'armes qu'avaient maniés les Jacques sortirent de leur rouille. Un souffle de nationalisme l'agita, le purifiant des terreurs et des lâchetés de la guerre de Cent Ans, comme les vents frais et doux purifient l'océan de ses miasmes et de ses brouillards. Et il advint ce

que Jeanne semble avoir prévu quand elle osa dire à Beaudricourt : « Il faut que je parte, il faut que ce soit aujourd'hui plutôt que demain ; les jours me pèsent comme à une femme enceinte. » Bref, elle devint la mère de la patrie, a dit Rome, « *Jure dicta Mater Patriae*. »

Et maintenant, regardons-la ! regardons-la donc s'avancer dans un tourbillon de victoires, d'Orléans à Jargeau, de Beaugency à Patay, de Patay à Troyes, de Troyes à Reims. Or, sa courte vie compte exactement dix-neuf ans, cinq mois et vingt-quatre jours. Quand elle opérait les prodiges que je viens de rappeler, elle avait deux ans de moins, elle avait dix-sept ans et demi !

France, jette-lui à pleines mains des lauriers et des roses. Angleterre, ne lui refuse ni les roses ni les lauriers. Il fallait qu'il subsistât une France et une Angleterre dans l'univers. Grâce à Jeanne, ni celle-ci, ni celle-là ne disparurent : la France ne périt pas ; l'Angleterre demeura l'Angleterre. Toutes les deux avec leur destin, toutes les deux avec leur mission spéciale à travers les siècles, toutes les deux attendent, nous en avons la confiance, l'heure que prophétisa de Maistre, disant : « Quand la France sera redevenue chrétienne et l'Angleterre catholique, le monde verra de grandes choses. » Cette heure, Messeigneurs d'Angleterre, Messeigneurs de la catholicité, on la paierait cher. Mon Dieu, faites que l'Angleterre redevenue catholique, que la France redevenue chrétienne ! Prenez nos vies... Mais faites vite !...

Initialement cela est dû à la force de Jeanne.

Je ne vous montrerai pas comment, martyr, elle fut forte. C'est inutile.

D'où provient cette force à cette enfant ? De l'hostie surtout.

D'où provient cette force à cette enfant ? De l'hostie surtout, répond hardiment l'Eglise dans la liturgie qu'elle lui a consacrée ; *Pane caelesti qui toties beatam Johannam aluit ad victoriam*. De l'hostie... Eh quoi, de l'hostie ? L'Eglise le dit. Croyons. *Norma credendi, forma precandi*. Comprendons aussi.

Messieurs, dans tout l'ordre des choses, nous ne connaissons que deux forces autonomes libres : la première est absolue, éternelle, surabondante : nous l'appelons Dieu. Les secondes sont relatives, immortelles, subordonnées : ce sont les consciences libres, anges et hommes.

Les consciences libres sont des forces vraiment : nous le sentons. Elles peuvent dire non, et résister ; elles peuvent dire oui, et agir, elles sont donc des forces.

Leur dignité est proportionnelle à la valeur de leur activité ; la valeur de leur activité est déterminée par la conformité de celle-ci à la loi. Plus une conscience libre opère, plus son opération est conforme à la loi, plus sa

dignité morale est excellente.

La fidélité des consciences libres à la loi est souvent gênée, soit par notre aptitude intérieure à défaillir, soit par notre aptitude à subir les tentations du dehors. Nous connaissons tous ce phénomène ; il produit nos luttes morales et trop souvent nos chutes.

Or, dans ces luttes, nous pouvons appeler à notre secours la force absolue, éternelle, surabondante ; Dieu lui-même l'a ainsi voulu, ainsi réglé.

La prière et les sacrements ont cette puissance de nous faire communier à lui et de doubler notre infirmité d'êtres finis des énergies de l'Être infini.

Mais parmi tous les sacrements, l'Eucharistie, nourriture par le pain et le vin mystiques, signifie et réalise plus excellemment que nulle autre l'union de la suprême Puissance avec notre suprême faiblesse. « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang vivra. Ma chair est vraiment une nourriture : mon sang est vraiment un breuvage, dit Jésus. »

Mangez ! Buvez ! Vivez !

Vie et force sont ici posées en équation. Et par le fait notre vie en tout ordre physique, intellectuel, moral, est proportionnelle à notre force, et notre force est proportionnelle à notre vie.

Les âmes très fortes mangent saintement le corps du Christ et boivent son sang. Là où n'est pas le corps du Christ, il y a encore de belles âmes ; on cherche les âmes héroïques, sans en trouver...

L'Eglise catholique fait et donne le corps du Christ ; c'est pourquoi, nous le disons sans orgueil, mais avec fermeté, elle produit les Saints, les Lallemand, les Brébeuf, les Jogues dont la fin, belle comme l'antique, nous reporte aux supplices de Polycarpe de Smyrne et d'Ignace d'Antioche ; les Jeanne Mance, les Marguerite Bourgeoys, douces créatures dont la charité s'éleva jusqu'à l'oubli total et à l'immolation parfaite du cher et égoïste moi humain.

Fils et filles de l'Eucharistie, je vous salue humblement, car je ne l'ignore pas, si, logiques comme vous le fûtes, nous correspondions comme vous correspondîtes au Dieu caché qui s'approche de nous, la grâce qui s'épanouit chez vous en sainteté, s'épanouirait chez nous en la même floraison sacrée. Aidez-nous ! frères et sœurs aînés, aidez-nous !

Jeanne fut une âme eucharistique comme ceux que je viens de nommer, comme sainte Julienne, comme sainte Catherine de Siègne, comme saint Stanislas Kostka, et elle fut forte.

Sa petite maison de Domrémy joutait l'Eglise. Seul, un étroit pourpris l'en séparait. Elle se composait, dans la partie consacrée à l'habitation de deux pièces, d'inégale grandeur, au rez-de-chaussée, et d'un fenil au-dessus. La grande pièce était tout

ensemble la cuisine et la chambre à coucher de Jacques d'Arc et de sa femme Isabelle Romée, Jeanne y naquit. Les trois garçons se retirèrent au fenil pour y dormir. Les deux filles occupèrent un cabinet de 3 mètres de large sur 5 mètres de long, éclairé par une très étroite fenêtre.

Je me suis agenouillé devant cette fenêtre : j'y ai prié plus d'une fois, longuement. Je me trouvais bien à cette place. J'ai cherché la trace des larmes de Jeanne et celle de ses mains sur la planche de chêne qui forme appui, car elle a prié là, elle a pleuré là, j'en suis sûr. De là, quand le jour avait baissé, elle apercevait la lueur de la lampe sacrée, à travers les baies ogivales de la vieille petite église. Là elle est venue s'abîmer durant les nuits qui ont précédé son départ pour la glorieuse et formidable aventure. Qu'a-t-elle dit de là, à Notre-Seigneur Jésus-Christ, tandis que Jacques d'Arc et Isabelle Romée, Catherine, Jacques, Jacquemin, Pierre, dormaient, tout près, leur confiant sommeil ? Qu'a-t-elle dit et que lui a répondu Jésus : O tristesses ! O encouragements ! O timidités ! O ordres ! « Va, Fille de Dieu, va ; va ! » Car si Michel, l'ange, parlait ainsi, Jésus le maître ne parlait pas différemment. Quels drames se jouent dans l'âme des saints !

Une plaque avertit le voyageur qui passe de la maison à l'église, que la table où Jeanne fit sa première communion était posée sous le porche actuel. On lui montre un anneau de fer qui la scellait au mur. Supposé qu'il ait la foi (et même ne l'eût-il pas), il essaie de se représenter l'enfant à deux genoux, sur l'une de ces dalles ; l'enfant, qui a déjà connu l'extase, qui a vu l'archange, qui a été baisée au front par sainte Catherine et sainte Marguerite, qui a su la grande pitié du royaume de France. Il essaie de discerner les battements de ce cœur candide qui n'en a pas moins d'inscrutables profondeurs. Il voit le curé, Messire Fronte, déposer l'hostie sur les lèvres de Jeanne, lentement, comme le matin dépose une goutte de rosée sur la corolle d'un lys. Il regarde... puis il ne voit plus rien, rien ; car la pensée lui défaille, quand il s'agit d'imaginer le premier contact de Jeanne et de Jésus.

A dater de ce jour, Jeanne communia souvent, si souvent qu'au village on la trouvait un peu trop dévote.

Au cours de ses campagnes, elle entendait la messe quotidiennement plutôt deux ou trois fois qu'une, et s'approchait du Sacrement autant qu'elle pouvait.

Ses purifications de conscience préparatoires étaient vigilantes ; ses actions de grâce émuës. Le chanoine Compaing atteste qu'elle n'assistait pas à un salut sans fondre en larmes.

Vous savez tous sa fin. Un jour de décembre 1430, elle fut conduite à Rouen, au donjon bâti par Philippe-Auguste. On l'y enferma sous trois clefs. On la remit à cinq soldats infâmes appelés « housepailleurs » qui ne la quittaient ni jour ni nuit. On la ferra par les pieds, les mains, la ceinture, et on riva sa chaîne à une lourde pièce de bois jetée dans un coin du cachot. Dans un autre coin on apporta une cage de fer. Je ne crois pas qu'elle

y ait été enfermée. Des juges sauvages la harcelèrent d'interrogatoires féroces. Elle semble avoir été en butte à plus d'un attentat duquel son ange seul la défendit. Cela dura sans interruption entre cent cinquante et cent soixante jours.

La fière enfant ne demanda rien à ses bourreaux, rien ! Ni plus de lumière, ni plus d'air, ni moins de chaînes, ni l'éloignement des promiscuités abominables. Ils n'eurent pas la joie déshonorante de lui tirer une plainte. Elle ne leur fit qu'une prière. Elle eût voulu assister à la messe, y communier. Pas de messe ! Pas de communion ! Cela c'était trop !

Ils essayèrent de « jouer » de la messe et de la communion pour la décider à renier ses voix. Si elle disait ne pas les avoir entendues, elle irait à la messe ! Elle communiquerait ! L'homme a des ressources et des réserves d'infamie qui font trembler.

Le 31 au matin, deux heures avant le supplice, Pierre Cauchon dit : « Donnez-lui tout ce qu'elle demandera. » On lui apporta l'Hostie ; elle la reçut, et elle pleura.

Elle remercia jusqu'à neuf heures et demie dans sa prison. Elle remercia sur la charrette du bourreau Thierrache, pendant sa voie douloureuse, de l'enceinte castrale à la place du Vieux-Marché. Elle remercia tandis que Nicolas Midy la prêchait interminablement, que l'évêque de Beauvais l'abandonnait au bras séculier, et que le bailli la livrait au feu. Elle remercia en gravissant le bûcher que les juges avaient fait très haut, à la taille de leur haine. Elle remercia quand, la torche funèbre s'étant approchée des fascines sèches, s'éleva la colonne terrible de fumée suffocante et de sombre flamme. Elle remercia encore quand Jésus, probablement venant au-devant de sa martyre, elle cria, comme si elle avait aperçu quelque chose, quelqu'un, de longtemps attendu, d'une voix qui remplit la ville de Rouen : « Jésus ! Jésus ! » Elle remerciait quand, inclinant la tête, elle remit son âme à son auteur. Elle ne finit son remerciement qu'au Paradis !

L'Eucharistie et Jeanne ne se divisent pas. C'est par l'Eucharistie que Jeanne fut.

L'Eucharistie et Jeanne ne se divisent pas. Celle-là créa celle-ci. C'est par l'Eucharistie que Jeanne fut. Le Pain sacré mit aux veines de la vierge un sang de vigueur, que ne purent pâlir aucun danger, aucune torture. Elle ne prononça pas le mot de Sonis : « Quand on porte Dieu dans sa poitrine, on ne capitule pas, » elle le vécut : *pene qui fortius Beatam Johannam aluit ad victoriam.*

Chrétiens, consciences libres, mais consciences tentées, nous pouvons nous restaurer du même pain que Jeanne, et comme Jeanne triompher de tous nos

ennemis.

Consciences libres, mais consciences défaillantes, nous tombons parce que nous sommes seuls. Appelons à notre secours la force infinie, surabondante, nous marcherons d'un pas ferme par les plus rudes chemins.

Entendons la voix de Pie X qui nous convie à la communion fréquente, loyalement faite. Celui qui communique ainsi n'est plus un, il est deux. Deux, et s'il est faiblesse, l'Autre est force ; car l'autre, c'est celui dont le nom domine l'histoire, dont la figure domine l'humanité, dont la croix domine le monde, dont l'autel désarme le bras de Dieu, met un peu de sainteté sur la terre, réjouit le ciel, adoucit le purgatoire. C'est le Maître adorable, Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, à qui soit louange, honneur, amour et gloire dans les siècles des siècles !

Est-ce que je terminerai sans jeter un regard vers vous, ô mon pays ? Est-ce que je ne demanderai pas une prière pour lui devant l'Hostie sainte à tous ceux qui m'écoutent ?

C'est un noble pays, Messieurs, missionnaire généreux, chevaleresque, trop généreux même, car il oublie facilement ce qu'il devrait ou ne pas oublier, ou bien oublier difficilement. Méchante tête parfois, mais si brave cœur ! Il serait presque parfait, s'il avait une conception plus exacte, plus pleine de la vie civique. Nous catholiques, nous prêtres, nous, évêques, nous travaillerons à lui donner cette conception.

En attendant, son Eglise, notre Eglise y traverse une période décisive de sa destinée ; elle a subi un choc redoutable, et elle y livre une bataille magnifique.

A Québec j'ai expliqué en détail le comment et le pourquoi de ces deux affirmations.

Le choc a consisté en ceci, qu'on a essayé de nous diviser : fidèles, curés, évêques, suprême Pontife. Mais la chaîne d'airain qui nous unissait était trempée dans notre commune foi et dans un commun amour. Elle a résisté, rien ne l'a mordue ; rien ne la mordra.

Tout a été sacrifié plutôt que de briser une hiérarchie établie par le Christ et de violer un ordre du Pape.

On pourrait compter sur les doigts d'une seule main, et encore y aurait-il trop de doigts, les prêtres qui en cette circonstance ont oublié leur serment d'obéissance. Les cinquante ou soixante mille autres n'ont jamais perdu de vue ce Vatican d'où vient la lumière, le commandement et le courage.

En quatre ans, nous avons reconstitué notre outillage, bâti ou acheté des séminaires, bâti ou acheté des évêchés, bâti ou acheté des collèges. Nous avons nourri nos prêtres, pas richement, il est vrai, mais suffisamment. Quand donc, d'ailleurs, avec notre maigre budget des cultes, avions-nous été riches ? Ni prêtres, ni évêques, n'ont geint de cela. Nous nous sommes trouvés bien avec notre plat de lentilles et la liberté

reconquise. Un plat de lentilles et la liberté, Messieurs, quoique je ne souhaite ce régime à personne — je le répète, puisque je l'ai dit ailleurs, — c'est exquis ! Nous avons soutenu nos écoles libres. Il n'y en a pas un demi-cent qui aient été fermées en France. Et toutes ces formations, nous les avons réussies en pleine crise, pour ainsi dire, sous le feu de l'ennemi.

Nos catholiques ont été admirables. Nos clergés ne l'ont pas été moins. Souffrez que j'envoie mon admiration, oui, mon admiration à ces curés de campagne, notamment, que rien n'a pu décourager, que rien n'a pu fléchir, que rien n'entamera, que leurs épreuves, au contraire, exaltent présentement dans une évangélisation, qu'il faut bien l'avouer, les ligotages du Concordat rendaient difficile, et que les libertés de la rupture rendent opportune et presque aisée.

Tous les clergés catholiques du monde posés dans les mêmes conjonctures que nous eussent agi comme nous ; comme nous, en face de la porte du tabernacle, ils se seraient dit que le plus grand honneur que Dieu puisse faire à un prêtre, c'est de l'appeler à partager un instant la croix de Jésus. Encore, cependant, est-ce nous qui sommes actuellement à cette fête austère. Priez donc tous pour nous.

Priez pour nos fidèles, nos prêtres, nos clercs. Priez pour nos évêques. Priez Jésus-Christ, source de force. Que, force de Jeanne la Française, ils deviennent la force de l'Eglise de France : *De inimicis nostris victores efficiat!*

Une telle prière sera la poignée de main par-dessus l'Océan des héritiers de Jacques Cartier, de Samuel de Champlain, de d'Iberville, de Montcalm, de Lévis, de Salaberry à leurs frères de France. Et cette poignée de main vaillante et chaude comme vos cœurs, Messieurs, je n'ai pas à vous dire que nous l'estimerons un encouragement, une cause de joie et un honneur.



Ouvrages recommandés

• R. P. Eugène Couet, *Les miracles historiques du Saint Sacrement*, 1898, réédition D. F. T., 1998. Disponible à SA D. P. F.

• R. P. Martin de Cochem, *Explication du Saint Sacrifice de la Messe*, 1899, réédition 1987. Disponible à SA D. P. F.

• Abbé Daniel Joly, *La messe expliquée aux fidèles*. Disponible à SA D. P. F.

• R. P. Coube, S. J., *Homélie sur Sainte Jeanne d'Arc*, 1899. Disponible à SA D. P. F.

• Pierre Virion, *Le Mystère de Jeanne d'Arc*, réédition Pierre Téqui, 1995. Disponible à SA D. P. F.

• Mgr Henri Delassus, *La mission posthume de Sainte Jeanne d'Arc et le règne social de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, réédition Éditions Sainte Jeanne d'Arc, 1983. Disponible à SA D. P. F. et aux Éditions Saint-Rémi.

• Marie-Madeleine Martin, *Présence de Jeanne d'Arc*, 1989. Disponible à SA D. P. F.

• R. P. J. B. J. Ayroles, *Jeanne d'Arc sur les autels et la régénération de la France*, réédition Éditions Saint-Rémi, 2000. Disponible aux Éditions Saint-Rémi.

Adresses

- SA D. P. F., BP 1, 86190 Chiré-en-Montreuil, France. Tél. : 05 49 51 83 04 ; fax : 05 49 51 63 50 ; <http://www.sadpf.com>.

- Éditions Saint-Rémi, BP 79, 33410 Cadillac, France. Tél./fax : 05 56 76 74 80 ; <http://www.litoo.com>.

Prière à sainte Jeanne d'Arc

O Dieu, qui, d'une manière admirable, avez suscité la bienheureuse Vierge Jeanne pour protéger la foi et la patrie : faites par son intercession, nous vous en prions, que votre Église triomphe des embûches des ennemis et jouisse d'une paix durable. Par Notre-Seigneur Jésus-Christ votre Fils, qui, étant Dieu, vit et règne avec vous, en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

(Collecte de la messe de sainte Jeanne d'Arc, 30 mai.)

Prière à saint Michel Archange

Saint Michel Archange, défendez-nous dans le combat ; soyez notre secours contre la méchanceté et les embûches du démon. « Que Dieu lui commande », nous le demandons en suppliant ; et vous, Prince de la milice céleste, repoussez en enfer, par la puissance divine, Satan et les autres esprits mauvais qui rôdent dans le monde pour perdre nos âmes. Ainsi soit-il.

(Indulgence de trois ans ; plénière, une fois par mois, pour la récitation quotidienne, aux conditions ordinaires (confession, communion, visite d'une église avec prière aux intentions du Souverain Pontife). Pén., 12 novembre 1932.)

Au terrible torrent de boue constitué par les livres sortis de l'officine ténébreuse des impies, sans autre but, sous leur forme éloquent et leur sel perfide, que de corrompre la foi et les mœurs et d'enseigner le péché, le meilleur remède, on en peut être assuré, est de leur opposer des écrits salutaires et de les répandre.

S. S. Léon XII, *Lettre Dire librorum*, 26 juin 1827.

LES DOCUMENTS CONTRERÉVOLUTIONNAIRES reproduisent des textes de doctrine et d'histoire contrerévolutionnaires. Face au déferlement de littérature révolutionnaire à vil prix qui outrage la majesté divine, détruit la morale chrétienne, incite aux pires péchés, et perd les âmes par millions, c'est le devoir des catholiques de redoubler d'effort pour diffuser la saine littérature catholique.

Toute reproduction est autorisée.

Correspondance : I. Kraljic, C.P. 311, succ. Côtés-Neiges, Montréal (Qc), H3S 2S6, Canada. Email : i.k@sympatico.ca. URL : <http://www3.sympatico.ca/i.k/pdr.html>